Valérie Dardaud

 **L’Étranger, d’Albert Camus**

**[Profs-L] Explication linéaire épilogue *l'Étranger***

L’explicit – II, 5 – p. 120 « Lui parti, j’ai retrouvé le calme. […] avec des

cris de haine. »

Pbq : Quel est l’intérêt de cet explicit ?

SITUATION

Le texte correspond à la dernière page de *L'Étranger*. Une fois l'aumônier parti,

Meursault se calme. La sérénité retrouvée, il n'en confirme pas moins les

positions qu'il a précédemment exposées tout en tirant un bilan définitif sur sa

propre vie.

MOUVEMENT du TEXTE

L'extrait s'organise en trois étapes.

1- - Après le départ de l'aumônier, Meursault retrouve le calme dans une sorte

de fusion avec la nature (l.1 à 10).

2- - Il songe alors à sa mère : soudain étrangement proche d'elle, il comprend

les motivations qui furent les siennes à la fin de sa vie (l. 10 à 18).

3- - Enfin, il se penche une dernière fois sur lui-même pour réaffirmer la

vérité profonde à laquelle il est parvenu au bout de son itinéraire (1.18 à 28).

I. Le retour au calme (1. 1 à 10)

Meursault a vécu une sorte de crise furieuse : les gardiens ont dû lui arracher

l'aumônier des mains. En ce début d'extrait, c'est donc la fin de la crise.

L'expression : «j'ai retrouvé le calme» (l. 1) marque ce retour à la normale qui

se manifeste aussi par un sentiment d'épuisement. «J'étais épuisé» (1.1), «je me

suis jeté sur ma couchette» (1.1-2), «j'ai dormi» (1.2), suggèrent une espèce de

relâchement général après la fureur et la violence dont il a fait preuve.

D'ailleurs, avec la formule: «Je crois que j'ai dormi» (1.2), on a l'impression

d'une perte momentanée de la mémoire, d'un moment de totale inconscience qui

permet à Meursault de se vider de tout ce qui bouillonnait en lui. C'est donc un

homme neuf, libéré de ses passions, qui émerge de ce sommeil purificateur pour,

significativement, se retrouver d'emblée dans un contact privilégié avec la

nature : «je me suis réveillé avec des étoiles sur le visage» (1.3-4).

La relation s'établit entre Meursault et les étoiles sans qu'aucun obstacle ne

vienne s'interposer. Le contact est direct, la proximité totale : les étoiles

semblent étonnamment proches à travers l'emploi surprenant de la préposition

«sur» ; l'immense distance qui sépare l'homme de ces points les plus éloignés de

l'univers visible se trouve ici totalement abolie. Hors contexte, il serait

d'ailleurs impossible au lecteur de cet extrait de savoir que le personnage se

trouve dans une cellule ; murs et barreaux sont ici escamotés pour mettre

Meursault directement en contact avec la nature.

Une véritable symbiose se réalise. On a l'impression que la nature opère tout un

mouvement vers Meursault au point de pénétrer au plus profond de son être : «

montaient jusqu'à moi» (1.4-5), «rafraîchissaient mes tempes» (1.5-6), «entrait

en moi» (1.7). C'est d'ailleurs la nature tout entière qui noue ce contact

intime avec lui puisqu'il est question de «la campagne», de «la terre», du

«sel», et de « la marée» (l. 4- 7).

De plus, cette nature vient jusqu'à lui à travers plusieurs canaux sensoriels

puisque l'osmose s'opère par la vue (« des étoiles sur le visage», 1.3-4), par

l'ouïe («Des bruits de campagne montaient jusqu'à moi», 1.4-5) et aussi par

l'odorat et le toucher réunis par le jeu d'une métaphore (« Des odeurs de nuit,

de terre et de sel rafraîchissaient mes tempes», 1.5-6).

En fait, la nature apporte à Meursault un calme et un apaisement qui coïncident

magiquement avec son propre calme retrouvé, à son sommeil («Je crois que j'ai

dormi», l. 2) , répond en écho celui de la nature, à travers ce qui lui apparaît

comme « la merveilleuse paix de cet été endormi » {1. 6- 7) .

&#61672; Grâce à la sérénité de cette atmosphère nocturne qui contraste avec

l'hostilité agressive du soleil lors de la scène du meurtre, s'opère une sorte

de fusion entre Meursault et la nature. Ces instants privilégiés semblent,

d'ailleurs, s'étirer dans une espèce d'atemporalité heureuse à travers l'emploi

des imparfaits, «montaient» (1.4), «rafraîchissaient» (1.5-6), «entrait» (1.7).

Pourtant le bruit désagréable des sirènes (l.8), exprimé par l'emploi péjoratif

du verbe «ont hurlé», semble venir rompre cet état de sérénité et de plénitude.

Marque agressive de l'existence des hommes, elles devraient réinsérer de force

Meursault dans l'univers humain. Or, cet appel insistant souligne, au contraire,

son détachement complet : «Elles annonçaient des départs pour un monde qui

maintenant m'était à jamais indifférent» (l. 9-10).La rupture de Meursault avec

le monde des hommes apparaît radicale (« à jamais») et correspond à une

évolution désormais achevée («maintenant») ; ces sirènes résument à travers

leurs appels le monde des humains, ses illusions, ses faux espoirs, et la

sérénité qu'il a atteinte est le fruit du renoncement définitif à tout cela.

L'expression «à la limite de la nuit» souligne bien toute la distance qui sépare

Meursault de l'espace où retentissent ces appels.

II. Meursault et sa mère (l. 10 à 18)

C'est à cet instant qu'affleure en Meursault le souvenir de sa mère (1.10-12),

et c'est d'abord à travers l'identité d'une atmosphère que s'opère son

rapprochement avec elle, comme cela avait été fugitivement le cas lors de

l'enterrement. Les mêmes termes déjà employés dans le premier chapitre sont

volontairement repris ici en un jeu d'échos significatifs : « Là-bas, là-bas

aussi, autour de cet asile où des vies s'éteignaient, le soir était comme une

trêve mélancolique» (1.14-16). Si l'émotion, avec l'anaphore de «là-bas», semble

plus forte, si la certitude d'un «était» a remplacé le «devait être»

hypothétique, c'est sans doute parce que les destins de Meursault et de sa mère

se sont désormais rapprochés : Meursault attend son exécution dans sa prison

comme sa mère, parvenue à la fin de sa vie, attendait la mort à l'asile de

Marengo. Le texte insiste sur cette dernière idée à travers plusieurs formules :

«cet asile où des vies s'éteignaient» (l.15), «Si près de la mort» (l.16-17), «à

la fin d'une vie» (l.12-13).

Meursault se retrouve donc doublement proche de sa mère. C'est cette identité de

situation et d'état d'esprit qui lui donne le sentiment de la comprendre. « Il

m'a semblé que je comprenais pourquoi [...] elle avait pris un "fiancé",

pourquoi elle avait joué à recommencer» (l. 12-14).La phrase qui s'élargit en

s'appuyant sur la répétition de «pourquoi» souligne le caractère profond et

intense de ce rapprochement avec sa mère. Bien que toujours prudent dans ses

formulations («II m'a semblé», dit-il), Meursault, dans un mouvement

d'authentique sympathie, affirme sa solidarité avec un comportement que les

convenances factices tournent en dérision.

En fait, pour Meursault, la vie de sa mère à l'asile qui, au regard des valeurs

conventionnelles, peut paraître pitoyable et même un peu ridicule, est

totalement justifiable : le texte insiste sur le caractère apparemment dérisoire

de cette vie avec les guillemets du mot «fiancé» (1.13) et l'emploi du verbe

«jouer» («elle avait joué à recommencer», 1.14) : mais n'est-ce pas pour mieux

réduire à néant une vision des choses dont Meursault, avec la lucidité qui est

désormais la sienne, dénonce toute la fausseté ? Loin de l'image que la société

peut fabriquer de sa mère, Meursault imagine une vérité qui rejoint celle à

laquelle il est lui-même parvenu. Comme pour lui, la proximité de la mort a été,

pour sa mère, une sorte de libération : «Si près de la mort, maman devait s'y

sentir libérée» (l.16-17). C'est qu'il interprète l'attitude de sa mère comme

l'affirmation d'une adhésion délibérée à la vie qui a été et est encore la

sienne. Cette adhésion pleine et entière à une vie pourtant insignifiante et la

réappropriation qu'elle implique donnent à la mère de Meursault assez de

certitude pour «jouer à recommencer» (1.14) et être «prête à tout revivre»

(1.17-18). En fait, dans l'esprit de Meursault, il est clair que sa mère, à la

veille de sa mort, est parvenue, comme lui, à une vérité essentielle, c'est la

vie terrestre en tant que telle qui est la seule vraie valeur. Ce qui compte,

c'est donc de la vivre jour après jour en ayant conscience de cette vérité

libératrice. Loin d'être écrasé par la conscience de la mort qui l'attend,

l'être humain peut dès lors vivre -ou re-vivre -en affirmant jusqu'au bout le

caractère certes dérisoire mais aussi infiniment précieux de sa propre vie.

Aussi Meursault récuse-t-il, dans une formule péremptoire que souligne l'effet

lyrique de l'anaphore de «personne», toute forme de regret à l'égard de sa mère

: «Personne, personne n'avait le droit de pleurer sur elle» (1.18-19). Ce refus

absolu vise d'abord les autres. Mais «personne» inclut aussi Meursault lui-même

: celui-ci a donc eu raison de ne pas pleurer lors de l'enterrement. A

l'encontre du tribunal qui a condamné en lui un mauvais fils, Meursault se juge,

en fait, comme un bon fils : il comprend sa mère, il l'a même rejointe dans une

expérience commune, il n'a pas pleuré au moment de sa mort et il sait maintenant

qu'il était dans le vrai.

IV. Le bilan d'une vie (l. 18 à 28)

De l'évocation de sa mère dont le destin est ainsi compris et justifié,

Meursault passe, par le jeu d'une continuité toute naturelle (« Et moi aussi »,

l. 19), au bilan de sa propre vie. Son état d'esprit actuel est, en effet,

identique à celui qu'il vient de prêter à sa mère, comme le souligne la reprise

de la même formule : « Et moi aussi, je me suis senti prêt à tout revivre»

(1.19-20).

L'explosion de violence à l'égard de l'aumônier («grande colère», l.20) a eu sur

Meursault un pouvoir cathartique : il s'est «purgé du mal» (1.21) qui le

dépossédait de lui- même. Désormais le voilà libre car «vidé d'espoir» (1.21),

de cet espoir qui empêche l'homme de saisir la vraie valeur de sa vie présente

et qui l'aliène dans de fausses espérances. Pour Meursault -et, derrière lui,

Camus - c'est l'absence d'espoir qui libère et permet d'accéder à la vérité de

la vie. C'est elle, en effet, qui finit de donner à Meursault la conscience de

la valeur de sa vie en tant qu'il l'a vécue et qu'il a été seul à la vivre.

C'est en tant qu'elle est sa vie, son bien, sa possession inaliénable, qu'il la

revendique au point d'être «prêt à tout revivre».

Du fait de cet abandon de tout espoir fallacieux, la symbiose avec la nature,

annoncée dans le début de l'extrait, se fait plus totale encore, «je m'ouvrais

pour la première fois à la tendre Indifférence du monde» (l. 22-23). Le verbe

«s'ouvrir» exprime l'idée d'une fusion complète de Meursault et du monde.

Meursault communie totalement avec ce dernier dans la mesure où l’univers

possède cette «indifférence» à laquelle il est lui-même parvenu. La nature se

contente comme lui d'exister dans l'équivalence de toute chose et sans que

s'établisse une quelconque hiérarchie de valeurs. Ainsi Meursault ne ressent

aucunement cette «indifférence du monde» comme hostile mais, au contraire, comme

«tendre» (1.23), puisque c'est elle qui le rend «pareil» (1.24) à lui-même et

même «fraternel» (1.24).

Cette profonde complicité était déjà suggérée par la présence de «signes et

d'étoiles» (1.22). Cette formule, qui joue volontairement sur l'étymologie du

mot «signes» (un des sens de signum en latin est en effet : «étoile»), insiste

sur l'idée que la nature, tout en lui proposant son exemple («devant cette

nuit», 1.21-22), lui fait signe, l'appelle à la rejoindre dans une complicité

nouvelle et définitive.

Cette communion profonde avec la nature, à laquelle il arrive «pour la première

fois» (1.22-23), est ressentie avec intensité ; comme le suggère le verbe

«éprouver» (1.24), son émotion acquiert la valeur d'une preuve irréfutable. Il

mesure désormais le vrai sens de ce qu'il a vécu intuitivement tout au long de

sa vie («j'ai senti que j'avais été heureux, et que je l'étais encore»,

1.24-25). Appréhendant son existence à la lumière de ce qu'il vient de

découvrir, il conclut à un bonheur qui, symptomatiquement, englobe la totalité

de sa vie, bonheur passé («j'avais été heureux», 1.25), et bonheur présent («je

l'étais encore», 1.25) se font écho. N'apparaît plus ici la rupture que

représentait le meurtre de l'Arabe. Meursault sait maintenant que, malgré toutes

les apparences -malgré le meurtre, la prison, la condamnation à mort -, sa vie,

saisie dans sa totalité, a été heureuse; il sait qu'il est encore heureux en cet

instant puisqu'il a abouti, au terme de son itinéraire, à la découverte de sa

verité.

Dès lors, Meursault peut attendre sereinement son exécution dans un rejet

définitif du monde des hommes. La dernière phrase s'ouvre ainsi sur l'idée d'une

rupture irréversible : « Pour que tout soit consommé» (1.26) souligne à la fois

la volonté de rendre impossible tout retour en arrière et d'aller jusqu'au bout

d'une logique. Aussi Meursault formule-t-il le désir paradoxal «qu'il y ait

beaucoup de spectateurs le jour de [son] exécution» (1.27-28) : tout se passe en

fait comme si Meursault acceptait, revendiquait même son étrangeté. Parvenu à un

plein accord avec lui-même, Meursault choisit d'assumer cette image d'étranger

que lui renvoie le regard social. Si, lors du procès, il récusait ce regard, il

prend le parti de l'affronter totalement puisqu'il souhaite qu'à son exécution

devenue spectacle le public soit le plus nombreux possible. C'est dans le même

sens qu'il faut comprendre son souhait d'être accueilli «avec des cris de

haine», il attend un rejet qui le confortera dans ce qu'il sait désormais être.

Aussi voit-il paradoxalement dans la présence du public un soutien : «pour que

je me sente moins seul» (1.26-27). Revendiquant son caractère d'étranger,

Meursault récuse, nous semble-t-il, toute pitié. Il pousse plus loin encore la

logique qu'il a prêtée au destin de sa mère : il refusait que quiconque pleure

sur elle ; il souhaite maintenant être haï. Ainsi, dans une sorte de défi,

assume-t-il totalement un destin qu'il a vécu d'abord sans le vouloir; à travers

sa prise de conscience finale, il se le réapproprie dans un plein accord avec

lui-même et avec le monde.

CONCLUSION

Dans cette dernière page du roman, Meursault fait le bilan de sa vie. Le texte

renforce cette impression à travers la reprise concertée de plusieurs éléments

présents au début du texte: en effet, ces échos et ces modulations soulignent la

valeur de clôture du passage.

Meursault livre ici l'image d'un homme réconcilié, assumant totalement sa propre

vie et proclamant paradoxale- ment sa conviction d'avoir été heureux et d'être

heureux. C'est que la proximité de la mort lui a apporté une libération :

débarrassé des illusions fallacieuses de l'espoir, il a pu trouver une vérité

qui lui appartient pleinement. D'avoir mesuré le prix de sa propre vie, d'avoir

éprouvé la profonde complicité qui le lie à la nature, Meursault se découvre

heureux et en plein accord avec lui-même. Conscient de cette vérité désormais

atteinte, il revendique aussi son étrangeté face à une société qui, pour

défendre des valeurs illusoires, l'a rejeté comme un dangereux perturbateur.

Bref, Meursault apparaît, en cette fin de roman, comme un homme libre, conscient

et vrai, auquel peut légitimement aller, semble-t-il, toute la sympathie du

lecteur. Si, dans la première partie du texte, Camus a présenté un «étranger»

difficilement compréhensible, c'est en revanche l'image d'un compagnon et d'un

frère qu'il propose désormais. Qu'on en vienne à oublier que Meursault a tué un

homme n'est pas le moindre paradoxe d'un texte dont la critique s'est plu à

souligner la complexité et l'ambiguïté.